

La machine de mort

Antoine Guy Demers

Numéro 57, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6416ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Demers, A. G. (2001). La machine de mort. *Brèves littéraires*, (57), 22–28.

ANTOINE GUY DEMERS

La machine de mort

Plongé dans ses pensées, à la recherche d'images pour un nouveau poème sur lequel il piochait depuis plusieurs jours, Ashmed entendit l'arrivée d'un camion. Il crut qu'il s'agissait du livreur de céréales pour ses chèvres. Le bruit de bottes dans la maison le tira de sa réflexion. Il descendit rapidement l'escalier. Il se doutait que cette visite annonçait un malheur.

D'une voix neutre, l'officier lui demanda :

« Es-tu seul ? »

Ashmed fit signe que non.

« Vous avez dix minutes pour ramasser vos affaires et venir avec nous. »

Ashmed savait qu'il n'y avait pas de question à poser. Il comprit que le nettoyage continuait. Ils étaient rendus dans l'arrière-pays. Aucun argument ne les ferait reculer.

Regardant par la fenêtre le magnifique champ bordé de cerisiers, il vit les soldats faire le tour des bâtiments. Jana s'affairait à traire les chèvres. Il la vit revenir avec sa cueillette quotidienne de lait à fromage, escortée de deux militaires, mitrailleuse au

poing. Elle dut à son tour ramasser ses papiers et ses effets personnels sans dire un mot. Si. Elle demanda :

« Que ferez-vous des chèvres ? »

Personne ne répondit. Puis, l'un d'entre eux lança :

« Grouillez-vous, espèce de dégénérés ! On a une grosse journée à faire. »

Ashmed et Jana ne pouvaient répondre à d'aussi grossières invectives. Ils se trouvaient dans la situation de moutons que l'on conduit à l'immolation, comme dans la Bible. Mais pourquoi ? Ils ne pouvaient pas comprendre et sentaient que les gestes et les paroles de leurs bourreaux s'apparentaient à une forme d'atavisme.

Ashmed et Jana eurent juste le temps de s'embrasser. Chacun vit l'éternité dans le regard de l'autre. Ils ne savaient pas s'ils allaient se revoir un jour...

* * *

L'homme venait d'enlever sa calotte et la faisait tourner nonchalamment au bout de son majeur... Le visage blême de Jana était parsemé d'ecchymoses bleuâtres, ses yeux presque noirs scrutaient les moindres mouvements de l'homme. La jeune femme tremblait.

Elle avait tellement crié lorsqu'on l'avait passée à tabac que le tortionnaire de faction s'était arrêté, intrigué. Allait-il continuer à la frapper ? Jusqu'où irait cet homme pour lui faire avouer des choses qu'elle

ignorait ? La haine de son bourreau semblait si bête, aveugle et profonde, qu'elle risquait de se déchaîner à tout moment...

Après sept cents ans de cohabitation avec son puissant voisin, pourquoi mon peuple est-il rejeté ? songea-t-elle.

Malgré le malheur, Jana ne regrettait pas d'avoir quitté Prague pour venir vivre avec l'homme qu'elle aimait. Le pays d'Ashmed était devenu son pays et le peuple d'Ashmed son peuple.

Puis l'homme remit sa casquette. Il semblait fatigué. Il alluma une cigarette, regarda dédaigneusement la femme et sortit.

Exténuée, Jana se laissa choir sur son grabat. Elle allait peut-être pouvoir somnoler encore pendant quelques heures dans une prison de son pays.

* * *

À quelques mètres de là, près de la mairie, on avait amené d'autres hommes dans des camions banalisés, suite à des rafles perpétrées la veille. Ashmed se trouvait du nombre. À la prison de fortune, un gardien s'arrêta devant sa cellule et lui demanda :

« Que préfères-tu ? Un bon repas, une bouteille de rouge, une guitare ou un papier et un crayon ? »

Ashmed resta muet. Le surveillant attendit quelques instants, absorbé par la vérification de sa liste. Six nouveaux arrivants s'étaient ajoutés aux vingt-huit

prisonniers dont son équipe avait la garde. Toujours sans regarder Ashmed, l'homme demanda :

« Prisonnier, que réponds-tu ? »

Bien embarrassé, n'ayant pas mangé depuis presque deux jours, Ashmed demeurait silencieux. Un choix manquait à la liste offerte par le geôlier. Ce choix lui donnerait le monde. Mais il lui fallait tenter de survivre.

« Alors, tu te décides ? », dit le gardien.

Comme si son statut de prisonnier lui permettait de décider.

« Un repas », murmura Ashmed.

Aussitôt, il se rendit compte de l'absurdité de sa réponse.

« Alors tu préfères la bouffe aux chiures de mouche que tu pourrais laisser sur du papier ? Poète, tu te dégonfles ! Ton choix sera respecté. J'espère que le gruau sera chaud... »

Puis le gardien continua sa ronde.

Ashmed pensa à Jana avec angoisse. Seul dans sa cellule, il appuya l'oreille contre le mur. Ainsi, il pouvait entendre à la radio le bulletin d'information qu'écoutaient les gardiens du camp. Il comprit que son village avait été bombardé et que même une colonne de ses compatriotes réfugiés avait été atteinte. Résultat : cinquante-huit morts et une centaine de

blessés. Ashmed ne pouvait le croire. Il attribua cette nouvelle à la propagande du régime. Mais il demeurait inquiet, car la radio nationale interprète les faits, mais ne les invente pas.

* * *

Pendant ce temps, les femmes avaient été libérées avec ordre formel de quitter le pays dans les plus brefs délais. Jana et ses quelques compagnes de malheur se mirent en route afin de rejoindre la colonne de réfugiés. Le temps était maussade. Le chemin qu'elles devaient prendre était boueux. Il était tentant de prendre un raccourci afin de rejoindre ses compatriotes parties quelques heures plus tôt. C'eût été courir après un malheur plus grand. La route qu'elles prenaient était sans doute la seule qui n'était pas minée.

Les femmes marchaient d'un bon pas. Elles espéraient atteindre le contingent avant la nuit. Après une dizaine de kilomètres, Jana se sentait épuisée. Son baluchon n'était pourtant pas très lourd : des papiers importants, des photos de famille, quelques vêtements de rechange, un blouson chaud et un peu de nourriture.

* * *

Dans son cachot infect, Ashmed songeait à Jana. Où était-elle ? Il avait entendu parler de ces militaires intoxiqués par une propagande innommable prenant les femmes comme butin avant de les liquider. Une extermination planifiée, une machine abjecte inventée par des hommes détraqués. Ashmed méprisait ces

hommes, mais il sentait en même temps la haine monter en lui. Il ne put retenir ses larmes, il savait n'avoir aucune chance de survivre. Les brutes qui le gardaient laisseraient peut-être partir certains paysans, ou le cordonnier du village, ou encore le boulanger, mais pas l'écrivain, seul capable de relater les atrocités commises par ses bourreaux...

La nuit tombait déjà. Le gardien entreprit, en jurant, sa dernière ronde de la soirée. Une odeur de mort rôdait autour du camp.

* * *

Tard le soir, les femmes rejoignirent finalement la colonne de réfugiés. Plusieurs d'entre elles portaient un bébé dans leur bras. D'autres femmes ainsi que des vieillards tombaient d'inanition. Les plus résistantes aidaient les plus faibles. Jana s'occupait du bébé de trois ans d'une toute jeune femme trop faible pour le faire. L'enfant avait souffert de coliques, il avait tellement pleuré que ses larmes semblaient tarries. Il s'était renfermé sur lui-même.

« Comment t'appelles-tu ? », lui demanda Jana.

L'enfant ne répondit pas. Il serrait contre lui un petit camion de plastique rouge. Elle prit sa main gauche et y déposa le morceau de chocolat qui lui restait.

Tout à coup, d'un haut-parleur à quelques mètres de là, une voix se fit entendre :

« Attention ! Attention ! Nous allons bientôt traverser la frontière. Nous ne connaissons pas encore les

conditions prévues par le pays d'accueil, c'est pourquoi nous demandons à tous, vieillards, femmes et enfants, de rester ensemble. Suivez bien les instructions. Continuez à vous entraider. Par ces temps de malheurs, seule la solidarité peut vous aider. Bonne chance et bon courage ! »

* * *

Maintenant seule dans ce pays d'accueil, telle une somnambule qui chemine dans la nuit, Jana s'effondra en pleurant. Où se trouvait l'amour de sa vie ? Elle avait perdu son pays, son emploi d'enseignante, sa maison. D'autres, comme ces enfants, avaient un père ; ces femmes, un mari, un père, un frère.

Jana ne put s'empêcher de penser aux poèmes que son cher Ashmed écrivait pour immortaliser les peines, les sévices et les atrocités de cette machine de mort inventée par la haine des hommes...